

LE PROPAGATEUR

Vol. II

AVRIL 1905.

No. 4.

Chronique. — Notes biographiques sur Mgr Ritchot. — L'importance de l'étude. — Le Patriotisme. — La vie religieuse, etc., etc.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : La fête du Pape.—Le salut de l'Univers au Saint-Père.—Le respect dû au Pape et aux Evêques.—Mgr Bruchési, son voyage, son huitième anniversaire.—Mgr Langevin, ses dix ans d'épiscopat.—Mgr Archambeault.—Mgr Racicot, un souvenir personnel.—Le président Baudon et les œuvres de presse.—L'encouragement aux œuvres de presse.—Le *Canada Ecclésiastique* et le *Larousse Illustré*.—Une histoire qui fait frémir : comment on conserve la foi même quand on l'a perdue.—Le divorce d'après Roosevelt.—Notre question des écoles : la rédaction Laurier et la rédaction Fielding.—Reconnaissance du droit aux écoles séparées.—La *philippique* d'Henri Bourassa.—Supériorité de la formation intellectuelle de nos parlementaires.—Contraste : les conférences Lalonde sur l'*americanisme*.—Nos disparus.

Le 19 mars, c'était la fête du Pape. Si Saint Joseph est le patron de l'Eglise Universelle il est aussi le patron personnel de Joseph Sarto, devenu, par la volonté de Dieu, Pontife Suprême de cette Eglise. Selon la coutume, les cardinaux de la curie Romaine ont présenté leurs hommages au Saint Père, la veille du 19 mars.

En France, l'Univers, par la plume de François Veillot, adressait au Pape, à la date du 20 mars, un *premier-Paris* vraiment émouvant. Il se trouvait que les débats parlementaires sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat allaient justement commencer le lendemain :

“ La fête du Pape ! A ce seul mot, nous devrions nous abandonner à la joie. Quand, dans une famille, c'est la fête du Père, est-ce qu'il ne convient pas que tous les enfants se réjouissent ? ”

“ Notre Père de Rome excusera pourtant ses enfants de France, s'ils paraissent oublier cette douce et filiale obligation. Il nous pardonnera ; car nous savons que lui-même partage nos angoisses ; nous savons que les souffrances et les alarmes qui te-naillent cette portion choisie de la grande famille catholique ont un douloureux écho dans son cœur paternel. ”

Puis, M. François Veuillot explique que si le Pape pleure avec la France catholique, il a pourtant confiance encore en son avenir, et cela, assure-t-il avec raison, doit nous faire prendre courage. "Obéir au Pape, voilà la résolution à prendre, mais il faut promettre de lui obéir avec toute la promptitude et toute la fidélité d'un équipage qui, en pleine tempête, confiant dans la prudence et la fermeté du capitaine, ne songe qu'à écouter ses ordres et à les exécuter sur le champ."

* * *

C'est là une belle parole et un bel exemple. L'obéissance et le respect dus au Pape et aux évêques sont comme le *pivot* de la foi pratique d'un catholique; la foi procède de l'entendement: *fides ex auditu*. Que ce soit difficile parfois et dur à la nature, ce n'est pas moi qui en disconviendrai. Les évêques sont des hommes toujours et il est permis de croire, sans être hérétique, qu'ils agissent parfois sous la poussée de considérations humaines. Mais ils sont les élus de l'Esprit Saint, ils ont grâce d'état et c'est à eux qu'il a été dit: "celui qui vous écoute, m'écoute."

* * *

Mgr Bruchési est revenu de Rome précisément la veille de la fête de Saint Joseph. Sa Grandeur a déclaré que son voyage avait été des plus heureux. La bonté du Pape Pie X impressionne vivement ceux qui l'approchent. Monseigneur a dit à ses prêtres qu'à l'avenir il voulait être bon comme le Pape. Naturellement les membres du clergé alors présents ont protesté que Monseigneur l'était déjà.

Quelques jours plus tard, le 24, Mgr l'archevêque de Montréal célébrait le 8e anniversaire de son élection. Il a été annoncé, à cette occasion, que les chanoines honoraires de Montréal porteront désormais les insignes prélatices, moins l'anneau réservé aux chanoines titulaires, en signe de leur étroite union à l'église cathédrale.

Au cours de son voyage en France, Mgr Bruchési a été lui-même créé chanoine honoraire d'Angers, par Mgr Rumeau, le successeur de l'illustre évêque Freppel.

* * *

Mgr Langevin, archevêque de St-Boniface, a célébré, le 22 mars, l'anniversaire non pas de son élection, mais de sa consécration. Il y a dix ans qu'il gouverne l'Eglise qu'ont illustrée Nos Seigneurs Provencher et Taché. Tous savent avec quelle gloire

Mgr Langevin continue les nobles traditions de ses devanciers. Près de 80 prêtres s'étaient groupés autour de leur évêque pour ce dixième anniversaire.

* * *

A Joliette également, toujours à l'occasion de la fête de Saint Joseph, on a célébré la fête de l'évêque diocésain: Mgr Joseph Alfred Archambeault.

* * *

L'on annonce officiellement que le sacre du futur évêque auxiliaire de Montréal, Mgr Racicot, est fixé au 3 mai.

De grandes fêtes se préparent. C'est justice!

Me permettra-t-on de rappeler ici un souvenir personnel que fait surgir dans ma mémoire l'à propos du sacre de Mgr le Grand-Vicaire de Montréal?

En 1891, les *jeunes clercs* du grand Séminaire qui, chaque dimanche, allaient servir à la cathédrale, s'étaient, certain jour, arrêtés à discuter qui deviendrait évêque, de l'un ou l'autre des distingués chanoines qui formaient alors le chapitre du regretté Mgr Fabre? Quatre noms furent proposés et discutés. L'événement prouve que les *jeunes clercs* ne manquaient pas de coup d'œil. Ces quatre chanoines étaient, suivant l'ordre du temps, Mgr Racicot, Mgr Emard, Mgr Bruchési et Mgr Archambeault.

* * *

Un président général des conférences de Saint Vincent de Paul qui fut célèbre en France, M. Baudon, écrivait, il y a trente ans, ces lignes que je livre — sans transition, après avoir parlé de Nos Seigneurs et du respect qui leur est dû — à l'attention et à la méditation de mes confrères du sacerdoce:

"A mon sens, la sérieuse importance de la presse n'est pas assez comprise par les fidèles.

"On songe à bâtir des églises, à faire des communautés, à multiplier les asiles pour les orphelins et les pauvres, ce qui est évidemment au rang des œuvres les plus nécessaires; mais on oublie qu'au-dessus de tous ces besoins, il en est un autre qui, par la force des choses, prime tout le reste: c'est l'extension de la presse catholique."

En effet, sous la direction des évêques, au moins dans les grandes lignes, quel bien une presse sérieuse, intelligente, sans parti-pris n'est-elle pas appelée à faire non seulement dans un pays comme la France, mais encore dans notre Canada?

“Car, expliquait M. Baudon, si la presse catholique n'est pas soutenue, encouragée, élevée à la hauteur qu'elle doit atteindre, les églises seront désertes sinon brûlées, les communautés seront d'autant plus expulsées qu'elles seront plus assises, et les maisons de charité, les écoles elles-mêmes seront enlevées à la religion qui les aura fondées.”

Ce fut prophétique pour la France. Prenons garde à notre tour!

* * *

Je sais bien que plus d'une œuvre de bonne presse a fait *fiasco* chez nous, et ceux à la bourse de qui l'on s'adresse trop souvent pour quantité de revues pieuses à peu près inutiles, sont en droit de se défier un peu des projets nouveaux.

Aussi n'ai-je aucun projet à mettre de l'avant. Non. Ce que je veux constater c'est que nous n'encourageons pas assez nos *bonnes* revues et nos *bons* journaux! Nous *lésinons* trop!

Pensez-vous que, si l'on s'en occupait, des revues comme la Revue Canadienne, la Nouvelle-France, l'Enseignement Primaire de M. Magnan, la Vérité de M. Tardivel et d'autres ne feraient pas des affaires d'or? Si, au moins, ceux qui reçoivent ces différents périodiques payaient fidèlement leur abonnement?

* * *

Le *Canada Ecclésiastique* de la maison Cadieux et Derome vient de paraître. C'est un livre que tout prêtre devrait avoir sur sa table de travail. C'est si commode pour se renseigner au cours d'une conversation, pour ne pas s'habituer à des appréciations vagues et basées sur l'à peu près.

C'est comme pour le dictionnaire; je n'arrive pas à comprendre qu'on n'ait pas toujours un bon dictionnaire à sa portée.

Par exemple—et je vous assure que je ne fais pas de réclame! — le *Larousse illustré*, dont le dernier volume vient de paraître (en tout sept gros volumes) coûte bien \$50.00, c'est vrai; mais je promets au curé qui l'aura sous la main et le consultera à chaque occasion donnée, qu'avant dix ans il sera un savant, rien de moins toute chose égale d'ailleurs, naturellement.

* * *

La science est toujours un peu *traitresse*, même et surtout peut-être la science du dictionnaire. Notre pauvre nature est si

limitée. Pour nous guider, il nous faut la foi. Au témoignage de l'Apôtre, c'est elle la force victorieuse par laquelle on l'emporte sur le monde: *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Or, cette foi en Notre-Seigneur et en son Eglise, du moment qu'elle a enflammé une âme, est-elle facile à éteindre? Ecoutez cette histoire, que j'ai lue dans un journal de France et qui m'a fait frémir. Je la résume:

Un soir de carnaval, l'ex-abbé Quartimont — un apostat dont le livre: *Comment j'ai perdu la foi* fit naguère beaucoup de mal — avait réuni chez lui joyeuse et coupable compagnie. Au milieu de la nuit, on sortit comme pour une mascarade nocturne. L'ex-abbé avait, par moquerie, endossé une ancienne soutane. Le malheureux cherchait hélas à se distraire. Mais sa soutane lui pesait, il ne paraissait pas à l'aise. Bientôt, suivi d'un compagnon, il se séparait de ses tristes amis et rentrait. Voilà que devant eux, un automobile renverse et écrase, sur le boulevard, un jeune homme qui sortait d'un bal avec sa femme. Vite on entre le blessé tout pantelant dans une pharmacie. Un médecin est appelé qui procure les premiers soins. L'ex-abbé et son compagnon étaient là muets. On attendait l'ambulance. Soudain, la petite femme, toute en larmes, demande au prêtre qui est là, de confesser son mari mourant? — Mais, madame, je n'ai point de pouvoirs. — Oh! ça ne fait rien devant la mort. — Je suis interdit, fait l'autre d'une voix sombre. — M. l'abbé, devant la mort ça ne fait rien quand même. — Eh! Bien, je ne suis pas prêtre, jeta Quartimont! — Geneviève, murmura le mourant, en ouvrant les yeux, va me chercher un prêtre. — “Deux ans, disait Geneviève, deux ans qu'il ne s'est plus confessé, depuis qu'il a lu ce livre maudit de l'apostat Quartimont!” — Alors, a raconté le compagnon de l'ex-abbé, mon pauvre ami, soudain vaincu, s'agenouilla auprès du moribond, reçut sa confession, leva la main pour l'absoudre sans doute, puis il s'enfuit pour ne plus être jamais revu. Quant à moi, cette scène terrible m'avait converti. Ces mois derniers, ajoutait-il en manière de conclusion, comme je visitais l'une de nos Chartreuses, un moine à ma vue se couvrit rapidement de son sombre capuchon. Sans en être bien sûr, je crois pourtant avoir reconnu la figure amaigrie de l'auteur du livre: *Comment j'ai perdu la foi!*

* * *

Ah! ceux qui tentent d'arracher la foi aux hommes sont bien coupables. Les doctrines modernes ruinent bien des âmes et bien

des vies. Elles affaiblissent les nations les plus fortes. Le luxe, la débauche, les mœurs faciles, le divorce sont aux peuples de redoutables fléaux.

Récemment le président Roosevelt, parlant devant la convention nationale du congrès des mères, a déclaré que le divorce est *un malheur pour toute nation, une menace pour le foyer et une excitation à l'immoralité*. L'histoire prouve qu'il a raison. Mais comment soutenir les bonnes mœurs sans la sanction qu'affirme la foi ?

* * *

La vitale question des écoles passionne toujours les esprits, et c'est certes avec raison. Aux Chambres d'Ottawa, le plus important peut-être de tous les débats parlementaires que nous ayons eus depuis la confédération fait couler depuis un mois des flots de paroles, dont quelques-unes très éloquentes.

Je ne veux rien apprécier ici, le cadre de ma chronique ne me le permet pas. M. Laurier a dû céder devant l'attitude pourtant injuste de ses collègues. La clause 16 de l'acte d'autonomie des nouvelles provinces de l'Ouest a été changée. Comme je comprends les choses, voici les points essentiels du changement. La rédaction Laurier consacrait à l'avantage des minorités le droit aux écoles séparées et décrétait que toutes les lois à être portées, par les législatures locales, devaient l'être *en conformité des principes sanctionnés jusqu'ici sous l'empire de l'Acte des Territoires*.

La rédaction Fielding (qui est celle de M. Sifton, dit-on) décrète que rien dans les lois à être portées, par les législatures locales, *ne devra préjudicier à aucun droit ou privilège acquis jusqu'à présent aux termes des fameuses ordonnances de 1892 et de 1901*.

La rédaction Fielding comme la rédaction Laurier reconnaît le principe des écoles séparées; mais elle consacre en plus les malheureuses ordonnances qui ont privé nos coréligionnaires d'une grande partie de leurs droits.

C'est un *minimum* évidemment qu'on assure aux minorités catholiques ou protestantes.

Pourtant c'est quelque chose que cette reconnaissance du droit aux écoles séparées, et, parce qu'on nous l'accorde, les *Orangistes* tempêtent et nous insultent. Ils en ont eu pour leur compte.

M. Henri Bourassa, le vaillant député de Labelle, leur a servi une philippique qui, paraît-il, a produit un effet très réel sur l'esprit des députés même les plus récalcitrants.

A un anglais, qui le félicitait d'avoir fait un discours si nourri, si documenté et si instructif, M. le député de Labelle aurait répondu dextrement: "J'ai appris tout cela dans les écoles séparées."

Du reste, les orateurs canadiens français, dans ce débat qui restera fameux, ont incontestablement établi la supériorité de leur formation intellectuelle. Il est à noter en plus que pour être compris de ces bons anglais, qui nous traitent d'ignorants, presque tous les nôtres ont dû parler l'anglais. Quels sont donc les députés anglais qui auraient pu parler le français avec une égale facilité?

Et pendant que nos compatriotes d'une autre origine nous méconnaissent de cette façon, un Jésuite canadien-français, le Père Louis Lalande, se promène par toute la province et fait des conférences sur les dangers de l'américanisme! Où est la loyauté à la couronne anglaise? Bien plus chez nous que chez les orangistes!

* * *

Les batailles des vivants et les luttes pour le droit n'empêchent pas, comme toujours, la mort de faire des vides, partout autour de nous.

L'abbé Dugas parle dans ces pages de feu Mgr Ritchot, sur la tombe de qui tout patriote canadien doit verser une larme avec une prière.

Le cher Père Dandurand, un autre apôtre de l'Ouest, vient de mourir presque nonagénaire.

Puis, c'est l'ancien curé de Sainte-Brigide, M. l'abbé James Lonergan et l'ancien curé de Saint-Canut, M. l'abbé Lucien Pineault, qui, eux aussi, sont partis, à quelques jours de distance, pour un monde meilleur.

On m'a prié de recommander aussi aux prières de mes lecteurs l'âme du cher Frère Ludger, des Frères du Sacré-Cœur, décédé au commencement de mars.

Domine, exaudi vocem meam!

L'abbé ELIE J. AUCLAIR



Notes biographiques sur Mgr Ritchot

Protonotaire apostolique; Vicaire général de Saint-Boniface, Curé de St-Norbert, Manitoba.

Décédé le 17 mars 1905.

Dans son humble vie de missionnaire, et sur un bien modeste théâtre, Mgr Ritchot a fait des œuvres admirables, dont ses contemporains ont bénéficié, sans songer peut être à tout ce qu'elles lui ont coûté de labeurs et de sacrifices. C'est après que de tels hommes sont disparus que l'on commence à apprécier tout leur mérite, et à reconnaître leur véritable valeur.

Mgr Ritchot n'a pas été une figure ordinaire de qui on se borne à dire des choses banales; car il a joué un rôle très important dans son pays d'adoption et il a eu, sur la société de la Rivière-Rouge, une action dont les résultats heureux se feront toujours sentir à Manitoba.

Tous ceux qui l'ont connu intimement et qui ont joui de son amitié, n'auront qu'une voix pour payer à ce digne prêtre un tribut d'éloges et de reconnaissance. Les hommes sérieux et dévoués sincèrement aux grandes questions sociales de leur pays sont devenus si rares de nos jours, qu'on ne les voit pas disparaître sans verser une larme; même quand ils ne nous touchent que de loin.

Mgr Ritchot restera une figure dans l'histoire de Manitoba, où son nom sera gardé comme celui d'un bienfaiteur non seulement dans la paroisse, mais aussi dans les annales de son pays.

* * *

Mgr Joseph Noël Ritchot, fils de Joseph Isaïe Ritchot et de Marie Riopel, était né à L'Assomption, le 25 décembre 1825. Il appartenait à une brave et laborieuse famille de cultivateurs. Jusqu'à l'âge de 20 ans il s'employa aux travaux de la ferme avec ses frères, et c'est dans l'exercice journalier de la vie des champs qu'il développa chez lui cette robuste constitution qui lui permit, dans la suite, de se livrer sans faiblir, aux rudes travaux de sa vie de missionnaire.

En 1845, à l'âge de 20 ans, il demanda à ses parents de le mettre au collège pour y faire des études classiques. Les leçons élémentaires qu'il avait reçues aux écoles ne l'avaient guère préparé prochainement à un cours de latin. Cette lacune jointe à son âge lui créa d'abord des ennuis; lui-même regretta toujours d'avoir attendu si tard pour commencer ses études; parfois il le disait en pleurant. Néanmoins sa persévérance, son amour du travail et par dessus tout la rectitude de jugement qui le distinguait lui firent surmonter tous les obstacles. Sans être brillantes, ses études furent solides.

Les élèves de nos collèges classiques ne recevaient pas alors une formation aussi complète qu'aujourd'hui; les choses se sont bien améliorées depuis ce temps. Que de fois nous avons entendu Mgr Ritchot nous dire: "Ah! si nous avions eu les mêmes avantages, nous ne serions pas restés des hommes *manqués*; tout de même, ajoutait-il, ne nous plaignons pas trop, car Dieu nous a fait la grâce de bien comprendre ce que tant de savants ne comprennent pas."

Ordinairement dans les collèges, les élèves des classes inférieures ne sont pas admis dans l'intimité des classes supérieures: le jeune Ritchot fit exception à cette coutume: Le sérieux de son caractère lui donna accès à la société des philosophes. Personne ne se permettait de taquiner le nouvel-élève, qui, avec sa barbe au menton, paraissait déjà un homme mûri à côté de ses compagnons.

Elevé dans des sentiments de foi comme on l'était alors dans nos bonnes familles de la campagne, le jeune Ritchot dès ses premières années de collège songeait à devenir prêtre un jour. A la fin de ses études en 1852, personne ne fut surpris d'apprendre qu'il se destinait à l'état ecclésiastique.

Le collège de L'Assomption requit d'abord ses services pour l'école modèle du village où il fit la classe durant un an. Il montra dès lors qu'il possédait le rare talent d'inculquer à la jeunesse les éléments de la science; ce talent il le montra plus tard dans l'enseignement du catéchisme. Monseigneur Taché répétait souvent qu'il n'avait jamais rencontré un prêtre pour faire un catéchisme aussi intéressant que M. Ritchot.

En 1853, il fit le cours français au collège de L'Assomption, et en 1854, il alla au séminaire se préparer au sacerdoce.

Ordonné prêtre le 22 décembre 1855, il fut aussitôt nommé vicaire à Berthier où il demeura deux ans. En 1857, il revint au collège de L'Assomption, où il fut chargé d'abord d'enseigner les

éléments latins pendant un an. En 1858, le collègue lui confia l'administration de sa ferme. Les connaissances en agriculture qu'il avait acquises à la maison paternelle, lui furent d'une grande utilité pour mettre en valeur les terres du collège.

En 1861, Mgr Bourget, ayant besoin d'un prêtre fort robuste pour ouvrir une pauvre paroisse dans les Laurentides jeta les yeux sur M. Ritchot; il fut nommé premier curé de la paroisse de Sainte-Agathe des Monts, dont il prit possession le 19 juin 1861. Ce poste était pauvre et de difficile accès, on s'y rendait en allant tantôt à pied tantôt en voiture, par des chemins impraticables. Monsieur Ritchot accepta ce sacrifice, mais non sans en ressentir tout le poids. Un jour Mgr Bourget lui disait: "Vous êtes bien tranquille, là bas, dans vos montagnes; vous y vivez avec du bon monde; vous devez être bien heureux." Oui Monseigneur lui répondit-il *mais c'est bien loin!*

Il ne demeura à Sainte Agathe qu'une année; ce fut assez cependant pour y asseoir la mission, et préparer les voies à son successeur. On sait ce qu'est devenue Sainte Agathe depuis lors.

En 1862, Sa Grandeur Mgr Grandin revenait d'Europe et en passant à Montréal, il demanda à Mgr Bourget des prêtres pour le diocèse de Saint-Boniface. L'évêque de Montréal qui ne savait rien refuser pour les missions sauvages lui offrit d'emmener avec lui M. Ritchot. Celui-ci avait déjà songé aux missions sauvages; il se sentait fait pour ce fatigant ministère; il accepta volontiers de partir avec Mgr Grandin. La caravane des missionnaires se mit en marche pour la Rivière-Rouge vers le commencement de mai, et le 7 juin elle arrivait à Saint-Boniface.

La paroisse de Saint-Norbert se trouvait sans prêtre dans le moment. Mgr Taché regarda l'arrivée de M. Ritchot comme une providence spéciale; il lui confia cette paroisse naissante et c'est là qu'il a toujours demeuré jusqu'à sa mort.

* * *

La mission de Saint-Norbert ne faisait que de commencer à s'établir; elle était pauvre, tout y était à faire; M. Ritchot se mit courageusement à l'œuvre. Il avait peu de secours à attendre de ses paroissiens dont la plupart vivaient encore de chasse et de pêche; les terres y étaient peu en culture; M. Ritchot se fit agriculteur, fermier, manœuvre, sans pourtant négliger les soins spirituels de ses paroissiens. Pour instruire les pauvres enfants

qu'il trouvait parfois à peine vêtus il les rassemblait chez lui, les logeait, les nourrissait, et fournissait des vêtements aux plus dénués. Tout se faisait à ses frais. Non seulement il ne recevait pas de dîmes mais souvent il était obligé d'en payer lui-même aux plus nécessiteux qui venaient lui exposer leur misère.

Ce fut après vingt ans de labeurs qu'avec des biens de famille ajoutés à ses épargnes, il put commencer à doter sa paroisse des œuvres religieuses qui en font aujourd'hui la gloire. Il a bâti à ses frais, un couvent dirigé par les Révdes Sœurs Grises; un orphelinat confié aux Révdes Sœurs de la Providence à qui il a donné 80 acres de terre. Il a construit son presbytère, son église une chapelle à la Très Sainte Vierge. Il a établi sur une ferme de mille acres de terre le monastère des Trappistes qui ont, là maintenant, la plus belle ferme modèle du pays.

La vie de Mgr Ritchot demanderait un volume. On ne renferme pas dans quelques pages une vie de quarante trois ans d'actions et de dévouement.

En 1869, lors du mouvement des métis, à la Rivière-Rouge, ce fut grâce à ses sages conseils, si la population française resta dans les bornes de la légalité en revendiquant fermement ses droits auprès du gouvernement d'Ottawa. Il fut l'un des délégués envoyés par le gouvernement provisoire de Riel pour régler avec les ministres canadiens les conditions de l'entrée du Nord-Ouest dans la confédération. Dans l'accomplissement de cette mission il fit l'admiration des hommes d'état distingués Cartier et McDonald. Celui-ci, qui connaissait la valeur des hommes, disait à Cartier: "Sur les trois délégués il n'y en a qu'un d'une grande valeur: C'est le Père Ritchot." Le fait est que le bill de l'entrée du Territoire du N.-O. dans la confédération, rédigé sous les yeux de ce délégué, porte la marque d'un très habile diplomate. Sans chercher à embarrasser le gouvernement, il a su cependant sauvegarder tous les droits des catholiques et de la population française. Si aujourd'hui on suivait la teneur de ce bill, tout malaise disparaîtrait à Manitoba, car il a été formulé pour éviter tout froissement entre les sectes et les nationalités.

* * *

Mgr Ritchot fut un homme de conseil; Sa Grandeur Mgr Taché avait en lui une grande confiance et dans toutes les affaires épineuses qu'il avait à traiter, il ne manquait jamais de le consulter.

Voici ce que nous écrit un de ses contemporains au collège :
 “ M. Joseph Ritchot était d'un extérieur grave et viril, d'un esprit calme et discret, d'un cœur charitable, d'une douceur inaltérable, d'un grand bon sens pratique, un prêtre irréprochable en tout point.”

Dans sa vie privée, Mgr Ritchot fut d'une hospitalité large et cordiale, il aimait à recevoir la visite de ses confrères et de ses amis, qui étaient nombreux, et ses conversations se prolongeaient sans ennui à des heures souvent avancées dans la nuit ; les sujets traités étaient ordinairement les graves intérêts du pays.

Sa Grandeur Mgr Langevin, en prenant possession du siège de Saint-Boniface, voulant honorer les vertus et les mérites de ce dévoué missionnaire à qui le diocèse doit une haute reconnaissance, le nomma Grand Vicair et obtint pour lui de la Cour de Rome, le titre honorifique de Protonotaire Apostolique.

On peut dire de Mgr Ritchot, qu'il a achevé sa carrière avec des jours remplis, emportant dans la tombe les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

R. I. P.

l'abbé G. DUGAS.



LE SOUVENIR DES MORTS.

Nous ne nous souvenons pas assez de nos chers trépassés, et preuve, c'est que nous en parlons peu. Nous nous détournons de ce discours comme d'un propos funeste, nous laissons les morts ensevelir les morts ; leur mémoire périt chez nous avec le son des cloches, sans penser que l'amitié qui peut finir avec la mort ne fut jamais véritable. C'est un manque de piété de ne pas faire le récit de leurs bonnes qualités, parce que cela provoque à leur imitation.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES).

De la nécessité de l'étude.

Regarder comme suffisants les travaux de sa jeunesse cléricale; s'imaginer qu'une fois sorti des grandes écoles, on peut faire avec les livres un divorce éternel, et vivre sur le modeste trésor des connaissances acquises pendant ses cours classiques, ce serait une erreur aussi profonde qu'elle pourrait être funeste. Non certes, et comme le temps du séminaire n'est que le noviciat de la piété sacerdotale, il n'est non plus que le noviciat de la science ecclésiastique. Au sein du ministère et dans le progrès des années, nous ne devons pas moins ajouter à notre instruction qu'à nos vertus. Efforçons-nous de le comprendre.

1. *L'étude, sauvegarde de notre vertu.* — Que de postes dans les campagnes, souvent même dans les villes, où le ministère est insuffisant à remplir tous les instants du prêtre! A part certains moments, certaines époques, il règne habituellement dans chacune de ses journées, dans chacune de ses semaines, dans chacune de ses années, des vides plus ou moins considérables. Pendant l'hiver surtout, quand il nous est impossible de chercher une distraction quelconque ailleurs qu'au coin de notre foyer, nous sommes condamnés à rester des heures et des heures interminables, en face de nous-mêmes.

C'est alors que l'étude devient pour nous un abri souverainement salutaire. Elle nous protège contre une foule de tempêtes qui, sans elle, ne manqueraient pas de nous assaillir avec violence, et peut-être avec succès. Ce n'est pas que, même en travaillant, nous ne devions être tentés. Mais plus nous serons studieux, moins nos tentations seront à craindre; au contraire, elles seront d'autant plus dangereuses que nous serons moins appliqués.

Si notre esprit alors ne fait rien, notre imagination marche d'autant plus que nous sommes plus désœuvrés et plus solitaires. Le prêtre oisif se plaît dans ce sommeil de l'esprit, dans les rêves dont il se berce. Bientôt il s'ennuie d'être seul. Cette vie de presbytère où tout est mort, où rien ne le distrait, où peut-être plus d'un mauvais génie l'inquiète, lui devient intolérable. Il faut qu'il cherche ailleurs une diversion, soit à la tristesse qui le ronge, soit aux tentations qui l'assiègent. Où ira-t-il? A quel monde ira-t-il demander un refuge contre cette inanité de vie qui le tue, et

contre ces chimères qui l'obsèdent? N'est-ce point sur ce chemin qu'on arrive à déshonorer son sacerdoce par d'avilissants désordres, ou tout au moins par d'inexcusables légèretés?

2. *L'étude, principe d'honneur et de considération pour notre sacerdoce.* — Considération nécessaire surtout à notre époque. Les hommes instruits à un certain degré, surabondent de nos jours. Si les connaissances sont superficielles plus qu'autrefois, elles sont plus qu'autrefois répandues. Le savoir est plus estimé que jamais. Sans lui, la vérité court le péril non seulement de ne faire aucune conquête, mais de se voir arracher, lambeaux par lambeaux, ses anciennes possessions.

Notre siècle nous appelle à l'étude et nous somme de nous instruire. Sa voix s'unit à celle de Jésus-Christ pour nous dire: "Soyez la lumière du monde." — Pourquoi donc ne répondrions-nous pas à cet appel? Pourquoi n'irions-nous pas puiser dans le recueillement, la méditation, les recherches laborieuses de la science, cette auréole, sans laquelle les peuples ne voudront point nous reconnaître pour prophètes, et nous adopter comme conducteurs?

Certes, si nous refusons d'entrer dans le vœu des populations; si nous dédaignons, avec persistance, de nous recommander à leur estime par cet éclat du savoir dont elles sont si avides; si, sous ce prétexte, elles nous abandonnent, pour courir aux docteurs de mensonge, nous aurons à nous reprocher leur perte, nous en serons responsables, et Dieu redemandera un jour leur sang des mains de notre ignorance et de notre inaction.

Voulons-nous désarmer la hardiesse de cette petite impiété qui dévaste nos paroisses, sous les traits et par la langue contagieuse des demi-savants? Etudions. On redoute un prêtre qui étudie et surtout qui n'étudie pas sans fruit.

Voulons-nous confondre l'amertume de certains reproches, qui nous accusent d'avoir dégénéré de nos aïeux, et de n'être nullement à la hauteur de la science et de la littérature laïque de notre époque? Etudions.

Voulons-nous contrebalancer certaines gloires littéraires ou scientifiques dont le monde se prévaut, et non sans raison? Etudions.

Que voit-on en effet dans la société qui nous entoure? On y voit des hommes, chargés de grandes fonctions, accablés d'affaires, magistrats, militaires, professeurs, industriels, médecins, députés, fonctionnaires de tout ordre, obligés d'unir aux devoirs de leur position, qui parfois sont immenses, le soin de leurs affaires per-

sonnelles souvent considérables, l'éducation de leur famille et les rapports de bienséance qu'impose la vie du monde; on voit ces hommes, malgré toutes les complications qui sembleraient devoir inexorablement dévorer tout leur temps, se livrer à des études profondes, difficiles, variées, composer à tout instant des ouvrages, des discours ou des mémoires de circonstance, publier même des œuvres qui peuvent n'être pas irréprochables comme esprit et comme principes, mais qui sont vraiment colossales comme recherches et comme somme de travail. — Que tous ces travaux ne soient pas toujours des merveilles, soit; c'est tout au moins du travail. N'est-il pas extrêmement désirable que nous en fassions autant pour la vérité, pour l'Eglise et pour Dieu?

Les Objections.

1. *Je n'ai pas de goût pour l'étude*, dit-on: les occupations du ministère et un peu mon tempérament m'ont fait un besoin du grand air et du mouvement extérieur. Quand il s'agit de pâlir sur un auteur, c'est un supplice auquel je ne me sens pas la force de me condamner, surtout avec quelque assiduité.

Nous n'avons pas de goût pour l'étude? Mais depuis quand nos goûts et nos répugnances ont-ils reçu le droit et la mission de fixer ou de suspendre nos devoirs? Que penserions-nous d'un prêtre qui dirait: C'en est fait: je ne prêche plus, je ne confesse plus, je ne dis plus le bréviaire. Et pourquoi? Parce que je n'en ai plus le goût. Nous trouverions, n'est-il pas vrai, ce langage bizarre? Nous répondrions que celui qui le tient a tort, que la règle suprême de ses actions ne repose pas dans les caprices de la nature, mais dans les invariables convenances de son état, et dans l'immuable volonté de Dieu, dont il n'est après tout que le serviteur.

Eh bien! il en est de même pour l'étude. Qu'elle nous déplaie, qu'elle nous éprouve ou nous épouvante, peu importe. Elle n'en est pas moins une nécessité de notre ministère, et la seule chose que nous devions conclure du dégoût qu'elle nous inspire, c'est qu'il faut nous armer d'une sainte énergie pour en accomplir le commandement, en dépit de nous-mêmes.

2. *J'étudierais volontiers*, ajoutera-t-on; mais *j'ai peu de facilité*; avec cela je suis d'un certain âge; j'aurais beau travailler, je n'apprendrais rien. Pourquoi voudriez-vous que je m'obstine à tourmenter un sol qui ne peut pas produire?

Nous avons peu de facilité? A dire vrai, ce prétexte a un

mérite incontestable, c'est celui d'être modeste; mais il n'en est pas moins futile. Il est même au fond pour nous une raison de travailler. Si nous étions quelqu'un de ces hommes que leur génie met dans un ordre à part, on nous pardonnerait à la rigueur de ne point nous appliquer à l'étude. Mais puisque tel n'est pas notre bonheur, puisque le travail et le travail opiniâtre nous est indispensable, nous sommes inexcusables de le négliger. Au lieu d'être une justification, notre peu de facilité, si modestement qu'on le propose, ne fait qu'aggraver notre tort. C'est ce que dit le bon sens.

C'est aussi, ce qu'un jour Dieu nous dira lui-même. Nous savons, sur la foi de l'Evangile, qu'il se montrera juge sévère et maître inexorable envers ce serviteur qui, pour n'avoir reçu qu'un talent, ne l'aura pas fait valoir et se sera borné dans son indolence, à l'enfouir dans la terre.

Du reste, que personne n'exagère son impuissance. Il n'est jamais légitime de dire: "Je n'apprendrai rien."—Le sol même le plus ingrat peut germer et fleurir sous l'action du travail. Si pauvre que soit un esprit, on peut toujours en tirer de l'or, si rebelle que soit une mémoire, on peut toujours l'orner de plus d'une connaissance et la peupler de précieux souvenirs. Pour en venir à bout, il suffit de le vouloir avec énergie, et d'y travailler avec constance.

Qu'importe enfin que cette culture de notre intelligence doive rapporter peu de fruits? Ce peu sera toujours beaucoup: oui, beaucoup aux yeux de Dieu qui ne demande pas au delà de ce que nous pouvons faire; beaucoup aux yeux de la conscience, qui pourra se tenir alors pour acquittée; beaucoup aux yeux des hommes, qui savent parfaitement discerner entre capacité, exiger moins de ceux que le ciel a dotés moins avantageusement, et pardonner la faiblesse quand elle n'est pas unie à l'habitude de l'oisiveté.

3. *Mais pour étudier, il faut des livres; je n'en ai point.* Quels livres du reste se procurer et comment se les procurer, surtout dans les campagnes, où les ressources pécuniaires sont si restreintes? C'est impossible.

Il faut des livres pour étudier! Eh, sans doute! Mais pour travailler, travailler beaucoup et travailler avec un immense avantage, est-il nécessaire d'avoir une énorme quantité de livres, comme on a l'air de le prétendre? N'eussions-nous qu'une Bible, ne serait-ce pas assez pour épuiser les labeurs de plusieurs vies comme la nôtre? Pour obtenir une mesure de connaissances, non

seulement convenable, mais supérieure, il n'est pas nécessaire d'avoir et de lire des auteurs en quantité. Quelques ouvrages importants, c'est assez pour mener loin un prêtre sérieux et qui pense. De même que, si nous ne lisons pas, ou si nous lisons mal, une volumineuse collection de livres ne nous apprendra rien, de même, si nous savons méditer, deux ou trois écrivains profonds nous apprendront beaucoup. La réflexion, pour qui sait l'employer, équivaut à d'immenses lectures; on peut dire qu'elle porte en soi toute une bibliothèque. Et dès lors combien nous serions mal admis à nous prévaloir de notre pénurie pour nous dispenser de l'étude!

4. *Pour travailler, il faut un but, et je n'en ai pas.* Les gens de la campagne, au milieu desquels je vis, n'ont que faire de science. Qu'ai-je besoin d'en acquérir moi-même?

Mauvais prétexte, qu'il est inutile, après ce que nous venons de dire, de combattre. L'art de conduire et de sanctifier le peuple, même le plus simple, exige de notre part beaucoup de travail et d'étude. Mais en dehors de là, les buts utiles à se proposer surabondent.

Un but : mais nous en avons un dans la nécessité de bien employer notre temps et de nous protéger contre les périls de l'oisiveté. Un but : mais il en est un tout créé par l'obéissance, dans les conférences ecclésiastiques, si nous voulons les traiter comme nos supérieurs l'entendent, et ne pas en faire simplement une partie de plaisir.

Un but : mais qui empêche de former de petites réunions de travail comme celles que Bossuet avait établies avec quelques-uns de ses contemporains? Réunions fraternelles, où chacun viendrait, à des jours déterminés, communiquer à ses amis le fruit de ses découvertes et s'enrichir à son tour des conquêtes de ses amis.

Un but enfin; mais quand nous ne l'avons pas auprès de nous, il faut le chercher au loin. L'Eglise est-elle par hasard aujourd'hui sans épreuves et sans ennemis? Né vivons-nous pas au milieu des rationalistes athées qui nient ses dogmes augustes ou les dénaturent par des interprétations sacrilèges? Ne sommes-nous pas entourés de dissidents et de sectaires qui repoussent son autorité sainte, au nom de la liberté de conscience?

Eh bien! voilà des combats dont nous devons prendre un noble et filial souci. L'apôtre saint Paul disait, en parlant de l'Eglise, qu'il portait la sollicitude de toutes ses chrétientés naissantes : nous devons, nous, porter la sollicitude de toutes les luttes de l'Egli-

se, quels que soient les champs de bataille où elles se passent ; aucun de ses intérêts ne doit nous rester étranger. "Vous êtes le sel de la terre," a dit Notre-Seigneur. Et il ajoute : "Vous êtes la lumière du monde." Donc, vos préoccupations et votre zèle ne doivent pas se renfermer dans l'étroit horizon d'une situation restreinte, mais vous devez vous tenir pour appelés à être visibles à tous les yeux, comme une ville bâtie sur une montagne, comme un flambeau placé sur un chandelier, pour éclairer tout ce qui l'entoure, de près et au loin.

Voilà votre vocation.

Documents de ministère pastoral.



La mère d'un illustre poète, Mme Lamartine, a dit de la prière en famille :

Nous venons d'établir chez nous la prière en commun. C'est un usage bien touchant et bien utile, si l'on veut que sa maison soit, suivant l'expression de l'écriture, une maison de frères. Rien ne relève autant l'esprit des serviteurs que cette communion quotidienne des cœurs par la prière et par l'humiliation devant Dieu qui ne connaît ni grands ni petits. Cela est bien bon aussi pour les maîtres, qui sont rappelés ainsi à l'égalité chrétienne avec leurs inférieurs selon le monde ; et cela accoutume les enfants à penser à ce vrai Père qu'ils ne voient pas, mais à qui leur père et leur mère d'ici-bas s'adressent ainsi avec respect et confiance devant eux.

Mme de LAMARTINE.

Du Patriotisme.

L'amour de la patrie est naturel à l'homme. Cicéron ne l'ignorerait pas, plaçait-il nos devoirs envers la patrie immédiatement après ceux que nous avons à remplir à l'égard de Dieu. Cicéron ne connaissait pas l'Eglise, la patrie de nos âmes ; toutefois le Christ n'est pas venu abolir la loi naturelle, mais bien la compléter ; loin donc d'éteindre le patriotisme dans le cœur de ses disciples, il n'a fait que l'élever et l'agrandir. Dans l'homme, toutes les vertus se tiennent ; si on est dépourvu complètement de l'une d'elles, toutes les autres sont infirmes ; et si on en a une parfaitement, il n'en est aucune qui fasse complètement défaut. Et qu'on remarque bien que l'amour de Dieu est accompagné dans l'âme de toutes les vertus naturelles qui grandissent dans la même proportion que lui. C'est l'enseignement de la théologie catholique. Ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur sont les sincères patriotes. C'est ce que confirme l'histoire. Quels héros que les chevaliers du moyen âge ! quelle horreur de la trahison, quel courage pour défendre leur souverain ! Ils avaient dans l'esprit, la foi ; dans le cœur, l'amour de Dieu. Le plus remarquable peut-être d'entre eux par sa bravoure fut saint Louis et on sait la devise qu'il avait fait graver sur son anneau royal : *Mon Dieu, la France et Marguerite : hors cet anneau n'ai point d'amour*. Qui n'a entendu parler de Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche ? Sa foi était le secret de sa bravoure. Nous l'avons remarqué déjà, qu'est-ce qui a fait revivre dans notre siècle les traditions de noblesse, de patriotisme de la chevalerie, sinon les zouaves pontificaux dans les champs de Loigny et de Patay ? On a observé d'autre part que, du temps des guerres d'Algérie, les déserteurs des armées françaises renonçaient facilement à leur foi, afin de se soustraire à la mort ; tandis que les soldats fidèles à leur patrie mouraient volontiers pour la cause de Dieu. C'est donc une injustice manifeste que de déverser sur les hommes qui sont chrétiens le reproche de ne pas aimer la patrie ; quand il est prouvé que plus on est fidèle à Dieu, plus on l'est à tous ses autres devoirs. Aussi Silvio Pellico a-t-il écrit les lignes suivantes, qui demandent à être méditées : "Si l'amour de la patrie est en nous un vrai et profond sentiment, nous commencerons par lui donner en nos personnes des citoyens dont elle n'ait pas à rougir, dont elle puisse même s'honorer. Déverser le ridicule sur la religion et sur les bonnes mœurs, et aimer dignement sa patrie, ce sont des choses aussi incompatibles que d'avoir une juste estime pour une femme que l'on aime, et de se croire néanmoins dispensé de lui être fidèle.

“Si vous voyez un homme insulter aux autels, à la sainte^e conjugale, à la décence, à la probité et crier : “Patrie ! Patrie !” ne le croyez pas. C’est un hypocrite de patriotisme, c’est un mauvais citoyen. Il n’est de bon patriote que l’homme vertueux, que l’homme qui comprend, qui aime tous ses devoirs, et qui se fait une occupation sérieuse de les remplir.”

Qui sacrifie aujourd’hui les intérêts les plus graves d’un pays à la rapacité des ambitieux qui ne peuvent que le perdre ?

Les hommes sans foi ; ou bien ceux qui, ayant la foi, se laissent égarer dans les fonctions si graves d’électeurs par les avocats de village qui les trompent.

Que de maux seraient épargnés aux nations chrétiennes, si tous les électeurs prenaient pour eux les conseils qu’adressait un écrivain célèbre des premiers siècles, Fulgence Ferrand, diacre de Carthage, au comte Réginus, chef militaire. “Si, comme le doit un bon capitaine, lui écrivait-il, vous avez des sentiments pieux, consultez l’Eglise, et hâtez-vous d’obéir aux prêtres ; ne faites rien sans les conseils de ceux qui vous aident de leurs prières. Sachez qu’entre les devoirs de la religion, l’obéissance a le premier rang. Dans le doute, ne suivez pas votre propre sentiment, ni ne le communiquez pas aux autres, avant de l’avoir soumis aux prêtres. Souvenez-vous de ce que Dieu a dit : *Interrogez vos prêtres et ils vous diront tout*. Donc, demandez conseil à ceux que le Dieu, qui est le Seigneur de la conscience, vous avertit de consulter. Seriez-vous un grand savant vous-mêmes, auriez-vous en partage l’éloquence, ne craignez pas de courber votre tête par l’humilité et de prendre conseil des prêtres. Mais consultez-les, en leur demandant avec piété leur avis, non en leur dictant avec empire la réponse.” Des hommes téméraires, fiers d’une prétendue connaissance superficielle des choses, quelquefois même des villageois ignorants, se conduisent eux-mêmes dans les questions qui intéressent le plus une nation ou bien ne choisissent que des conseillers vendus à l’impiété. Le prêtre auquel la science de Dieu a appris à mieux connaître les choses humaines n’est compté pour rien ; peut-être même est-on prévenu contre lui et le présente-t-on comme un homme de parti, lui qui, par état, est l’homme de tous ; faut-il s’étonner, après cela, que les intérêts religieux d’un pays soient compromis ? Pourtant, on ne peut rien faire de plus funeste pour une nation que de porter atteinte à la religion qui est la base de tout ordre social. Par là encore, les impies et leurs dupes sont les plus grands traîtres de la patrie. Or, un chrétien éclairé sait que c’est un devoir pour tout homme de mourir plutôt que de trahir son pays.

L’abbé BERTHIER.

La vie religieuse

Pour comprendre "la vie religieuse," il faut faire l'effort de sortir de nous-mêmes, quitter nos habitudes d'esprit, nos préoccupations d'affaires soi-disant graves.

Celui qui ne s'est jamais arrêté une demi-heure pour réfléchir à fond sur "la vie," sur sa vie à soi, sur le but qu'elle a et sur le but qu'on aurait pu, qu'on pourrait encore lui donner qui, pratiquement sinon théoriquement, n'est occupé que de la vie terrestre, qui avance sans nul souci de se rapprocher de Dieu, de se modifier soi-même, ne saurait entendre ce qu'est la vie religieuse. Pour s'y intéresser, il faut être préoccupé de "vie intérieure," de "vie d'âme," du contact avec Dieu. Il faut connaître la jouissance très grande — peut-être la plus grande qu'il y ait — consistant à se modifier au prix d'un labeur incessant. En effet, si d'une part nous nous acceptons nous-mêmes, avec le lot de qualités, de défauts, d'inclinations bonnes ou mauvaises hérités de nos parents ou recueillis au hasard des circonstances, sans avoir la volonté de nous améliorer par de constants efforts; d'autre part, si nous considérons Dieu comme tellement loin, tellement séparé de nous qu'il ne peut y avoir contact réel entre son Etre infini et notre âme, finie; si jamais, jamais, nous ne nous gardons cette heure de silence dont le Père Gratry montre l'idéal bienfait, heure pendant laquelle l'âme, mise en présence de Dieu, peut recueillir ses enseignements... alors, nous ignorons jusqu'au premier mot de la vie d'âme, nous ne pouvons ni en parler, ni comprendre ce qu'on en dit; nous sommes illusion, comme chimère, ce qui cependant correspond à une réalité très objective.

La vie d'âme est autre chose que la vie de l'esprit, au sens donné habituellement à ce mot. Telle humble religieuse occupée du matin au soir de besogne matérielle peut avoir une vie d'âme infiniment plus intense que tel homme de lettres, tel savant constamment occupé d'idées, mais point du tout préoccupé du développement de son âme dont il a peu de souci. La culture de l'esprit peut, dans certaines conditions, préparer, faciliter celle de l'âme; elle ne l'indique pas nécessairement.

En effet, l'âme n'est pas qu'*intelligence*... elle a d'autres puissances, si l'on veut; elle n'a pas seulement le sens externe, le sens intime, elle a aussi le "sens divin" (1).

Lorsque d'accord avec Thomassin, Gratry et d'autres philosophes on admet ce sens divin, ou mieux encore, lorsque, sans avoir jamais entendu les noms de ces penseurs, sans savoir que l'âme a telle et telle puissance, on constate en soi ce sens, et qu'alors on ne fait pas difficulté de l'admettre chez les autres, on comprend la vie religieuse. On comprend que, dans la vie, le contact avec la nature, avec les personnes ne suffise pas, ne prenne pas jusqu'au fond de notre être; on comprend que s'approcher de Dieu soit le grand, le suprême désir, et que, pour s'en approcher, l'on tende de toute force de sa volonté à devenir moralement moins imparfait. Et l'on se sent tellement faible, tellement isolé pour la lutte, tellement entravé, par les broussailles des occupations, des usages parasites, qu'on comprend le bien-être éprouvé à se sentir entouré, encouragé, soutenu par cet ensemble de choses qui a nom "vie religieuse, vie de communauté."

* * *

"Si tous connaissaient la félicité de l'état religieux, dit saint Laurent Justinien, les hommes s'y précipiteraient en foule, mais comme alors le cours des générations humaines s'arrêterait, la Providence cache cette félicité au plus grand nombre, et elle est pour eux une énigme obscure dont quelques-uns seulement comprennent la signification."

Quelle est donc cette félicité? Est-elle purement mystique?...
"Elle a choisi la meilleure part" signifierait-il seulement la part

(1) "Les impressions produites par la nature physique sont nommées *sensations*; on réserve aux autres le nom de *sentiments*: mais dans les sentiments, il faut évidemment distinguer le sentiment qui a l'âme de sa propre vie, d'avec les sentiments qui peuvent venir de Dieu. Or, cette triple capacité de sentir ces trois choses, le corps, l'âme elle-même et puis Dieu, reçoit trois noms, *sens externe, sens intime, sens divin*, selon l'objet.

"Il y a des philosophes qui n'admettent pas ce que nous appelons le *sens divin*. C'est par inattention, ce semble; car ceux même qui réduisent la sensibilité à deux choses, le *sens externe*, qui a pour objet la nature, le *sens intime*, dont l'objet est l'âme, admettent pourtant qu'il y a dans l'âme quelque chose qui sent Dieu, ou du moins qui l'atteint. Quelques-uns, il est vrai, pensent qu'il n'y a rien dans l'âme qui soit capable de sentir Dieu, et qu'on ne peut l'atteindre que par la raison pure. C'est une profonde erreur. Ces philosophes sont aussi ceux qui pensent que nous n'avons d'autres effets de la présence de Dieu que la présence des idées nécessaires, l'idée de cause, celle d'unité, celle d'infini. Penser ainsi, c'est mutiler l'âme; c'est en ôter le sanctuaire; c'est en extirper la racine."

—GRATRY, *De la connaissance de l'âme*, t. I.

pour l'éternité? Mais alors que deviendrait la promesse de Notre-Seigneur à saint Pierre: "Je vous le dis, en vérité, personne ne quittera pour le royaume de Dieu ou sa maison, ou son père et sa mère et ses frères, ou sa femme, ou ses enfants qui ne reçoive *dès ce monde* beaucoup davantage et dans le siècle à venir la vie éternelle"(1)?

Tous ceux qui ont lu *Saint Dominique*, par le Père Lacordaire, se rappellent la description si poétique qu'il fait du monastère au moyen âge, avec son cloître intérieur, la fontaine ou le puits symbolique au milieu des arceaux, avec ses grandes galeries et ses petites cellules, son église recueillie, avec ses tableaux, ses inscriptions rappelant l'histoire de l'ordre, les souvenirs de la famille religieuse, avec les longues files de moines de tout âge qui, calmes, silencieux, passent et repassent sur les dalles recouvrant les tombes de leurs aînés. Le plus souvent, ces monastères étaient admirablement situés; aussi beaucoup portaient-ils les noms de Beau-Lieu, de Clair-Lieu, etc.

Au moment de quitter son cloître pour la cour de Charlemagne, Alcuin écrivait:

O ma cellule! douce et bien-aimée demeure, adieu pour toujours? Je ne verrai plus ni les bois qui t'entouraient de leurs rameaux entrelacés et de leur verdure fleurie, ni tes prés remplis d'herbes aromatiques et salutaires, ni tes eaux poissonneuses, ni tes vergers, ni tes jardins où le lys se mêlait à la rose. Je n'entendrai plus ces oiseaux qui chantaient matines, comme nous, et célébraient à leur guise le Créateur, ni ces enseignements d'une sainte et douce sagesse, qui retentissaient, en même temps que les louanges du Très-Haut, sur des lèvres toujours pacifiques comme les cœurs. Chère cellule! je te pleure et je te regretterai toujours; mais c'est ainsi que tout change et tout passe, que la nuit succède au jour, l'hiver à l'été, l'orage au calme, la vieillesse fatiguée à l'ardente jeunesse (2).

Voilà comment les religieux aimaient leur couvent, il y a mille ans; aujourd'hui, ils ne l'aiment pas moins. Pourtant la plupart, les couvents où se passe la vie des religieuses de notre époque n'ont certes rien de commun avec les monastères du moyen âge. Combien qui sont une incommode maison, parfois une mansarde dans une ruelle de faubourg! Mais si c'est là que la jeune fille a vu, au milieu des enfants d'un asile, des malades d'un hôpital ou des vieillards d'un hospice, une Sœur de charité qui lui avait semblé avoir trouvé "le lieu de la paix," sinon du repos, eh bien, cette maison laide, froide, triste, étroite et malaisée où elle a eu sa révélation, où peut-être elle est venue faire son noviciat, la reli-

(1) *Saint Luc*, ch. XVIII.

(2) MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, Introduction.

gieuse du dix-neuvième siècle s'y attache, l'aime, la voit dans son souvenir comme le moine Alcuin voyait sa belle solitude.

En vérité, si l'on considère comment les religieuses aiment jusqu'aux murailles de leur noviciat, ce printemps de la vocation, on est amené à penser que "l'entrée en religion" les fait renaître, les embrase et leur permet d'éprouver alors des impressions aussi vives qu'on en éprouve pendant l'enfance ou au temps de l'amour.

Les enfants ont cette inappréciable faculté de voir les choses non telles qu'elles sont, mais telles qu'ils veulent qu'elles soient et, comme le dit si poétiquement Ruskin, de pouvoir croire qu'ils possèdent une coupe d'or ou bien une nacelle de fée dans une pauvre petite cupule de gland (1)...

Alors il arrive ceci — qui n'a plus lieu ensuite dans la vie, si ce n'est peut-être à l'heure de l'amour — l'esprit voyant les objets tels que le cœur les souhaite, on est heureux et, plus tard, on a l'impression, le souvenir ou l'illusion d'avoir été heureux; et les lieux habités autrefois (mieux encore si l'on n'y est point revenu depuis) restent dans la mémoire idéalisés, remplis de merveilleuses visions.

Il n'y a pas de doute, c'est l'amour qui a amené la religieuse au couvent, c'est l'amour qui l'y retient. Amour très réel, très objectif de la personne de Jésus-Christ qui n'occupe pas seulement l'esprit, mais remplit aussi le cœur. Quand les philosophes parlent de l'hommage que l'homme doit rendre à Dieu à cause de

(1) Autant que j'ai pu moi-même l'observer, le caractère distinctif de l'enfant est de toujours vivre dans le présent tangible; prenant peu de plaisir à se souvenir et rien que du tourment à attendre; également faible dans la réflexion et dans la prévision, mais possédant de façon intense le présent actuel, le possédant, en vérité, de façon intense, que les douces journées de l'enfance paraissent aussi longues que plus tard le paraîtront vingt jours, et appliquant toutes ses facultés de cœur et d'imagination à de petites choses, de façon à les pouvoir transformer en tout ce qu'il veut. Confiné dans un petit jardin, il ne rêve pas être quelque part ailleurs, mais il en fait un grand jardin. En possession d'une cupule de gland, il ne la méprisera pas, ni ne la jettera, ni n'en désirera une d'or à la place. C'est l'adulte qui fait cela. L'enfant garde sa cupule de gland, comme un trésor, et dans son esprit, il en fait une coupe d'or, de telle sorte qu'une grande personne qui se tient près de lui toute émerveillée est toujours tentée de lui demander à propos de ces trésors, non pas: "Qu'est-ce que vous voudriez avoir de mieux que cela? mais: "Qu'est-ce qu'il vous est possible de voir en cela?" Car, pour le regardant, il y a une disproportion risible et incompréhensible entre les paroles de l'enfant et la réalité. Le petit être lui dit gravement, en tenant la gaine de gland, que "ceci est une couronne de reine ou un bateau de fée", et, avec une délicieuse effronterie, il s'attend à ce que vous croyiez la même chose. Mais notez que le gland doit être là et dans sa main à lui. "Donnez-le-moi alors, j'en ferai quelque chose de plus pour moi." Tel est toujours le propre mot de l'enfant.

"C'est aussi le mot par excellence du Grec: "Donnez-le-moi. Donnez-moi quelque chose de défini, ici, sous mes yeux, et je ferai avec cela quelque chose de plus."

ses perfections infinies, ils entendent bien que cet hommage doit comporter un certain degré d'amour, puisqu'on aime toujours un peu ce qu'on admire beaucoup; mais n'est-ce pas là un mouvement de l'esprit plus qu'un mouvement du cœur? une idée plus qu'un sentiment? Or les idées ne suffisent pas à remplir toute la vie...

Eh bien, Jésus-Christ, Lui, aimé comme personne réelle, vivante, qu'on sent tout près de soi, à qui l'on se donne totalement et pour toujours, satisfait l'âme tout entière. Sans doute, il peut survenir, il survient des heures sombres, tristes, des difficultés, des mesquineries pénibles, conséquences inévitables des imperfections humaines; mais ce ne sont que des moments, des accidents absorbés dans le grand sentiment d'amour pour le Maître commun qu'on sert. Tel, en un foyer nombreux, il peut bien se produire, il se produit souvent des divergences d'idées, de goûts, d'opinions; toutefois l'union n'en souffre pas, parce qu'il y a une affection centrale, commune à tous, qui, supérieure à tout et primant tout, est un lien pour tous. Au couvent, c'est la piété fervente, active, qui est le lien des esprits et des cœurs.

Il suffit de lire sainte Thérèse pour comprendre comment l'oraison enthousiasme l'âme; et si quelqu'un objectait qu'il y a là plus d'imagination mystique que de réalité ferme, substantielle, je lui demanderais avec le Père Gratry: Oui ou non, croyez-vous que Dieu soit dans l'impossibilité de communiquer avec sa créature? que le Verbe soit impuissant à se faire entendre de l'homme alors que les hommes ont la puissance de parler entre eux? Au couvent, on croit à l'oraison, on la pratique, on cultive "la vie intérieure," on ne craint pas d'en parler, on y est encouragé et dans quel esprit essentiellement pratique, raisonnable, sage, plein de bon sens!

Sainte Chantal écrivait à ses filles:

1° Ne faites jamais de faute pour petite qu'elle soit, vo'ontairement; je dis d'une volonté absolue, déterminée et choisie, ne laissant d'ailleurs aucun bien à faire de ceux que vous connaissez que Dieu vous demande que vous fassiez, et après, tenez votre cœur en liberté.

2° Ne vous laissez jamais troubler de vos manquements passés, présents et à venir; je ne veux plus que vous en entreteniez aucune peine, ni inquiétude.

3° Humiliez-vous profondément devant Dieu de vos moindres péchés; remarquant que le mal est le fruit de votre terre, comme le moindre bien que vous ferez est celui du secours de la grâce de N.-S. Proposez-vous, avec l'aide de cette même grâce, de faire quelque bonne pratique de vertu pour réparer le manquement commis.

4° C'est la fidélité à la présence de Dieu, et à donner à toutes vos vertus l'unique fin de plaire à sa divine Majesté.

Enfin, ma fille, humiliez-vous, humiliez-vous, humiliez-vous; faites tout le bien que vous pouvez, évitez tout le mal que vous connaissez, afin que vos fautes ne soient jamais que de pure fragilité et surprise, et faites qu'elles vous humilient sans vous troubler. L'orgueil nous fait pleurer de nous voir imparfaites, mais la vraie et humble contrition nous fait humilier pour nous faire profiter même de nos chutes (1).

(1) *Conseils de sainte Chantal à la Mère Françoise Madeleine de Chaugy.*

Et dans ses familières instructions, saint Vincent de Paul disait :

Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu ; mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. Car bien souvent tant d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance, et autres semblables affections et pratiques intérieures d'un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspectes, quand on n'en vient point à la pratique de l'amour effectif. En cela, dit Notre-Seigneur, mon Père est glorifié, que vous rapportiez beaucoup de fruit. Et c'est à quoi nous devons bien prendre garde ; car il y en a plusieurs qui, pour avoir l'extérieur bien composé, et l'intérieur rempli de grands sentiments de Dieu, s'arrêtent à cela ; et quand ce vient au fait, et qu'ils se trouvent dans les occasions d'agir, ils demeurent court. Ils se flattent de leur imagination échauffée, ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison ; ils en parlent même comme des anges ; mais, au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelque autre disgrâce, hélas ! il n'y a plus personne, le courage leur manque (1).

(1) ABELLY, *Vie de saint Vincent de Paul*, t. I.

Maurice de la SIZERANNE.

(*Les Sœurs aveugles.*)

(à suivre).

Un homme de science et de foi, Jean-Marie Ampère, le grand Ampère, comme on l'a appelé, a écrit cette belle page qu'on dirait extraite du livre de l'Imitation de Jésus-Christ :

Ne conforme pas tes idées à celles du monde, si tu veux qu'elles soient conformes à la vérité. La doctrine du monde est une doctrine de perdition. La figure du monde passe ; si tu le nourris de ses vanités, tu passeras comme elle. Mais la vérité de Dieu demeure éternellement ; si tu t'en nourris, tu seras permanent comme elle. .

Travaille en esprit d'oraison, étudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état, mais ne le regarde que d'un œil ; que ton autre œil soit constamment fixé sur la lumière éternelle. Ecoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille ; que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de ton Ami céleste.

N'écris que d'une main ; de l'autre, tiens-toi au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient attacher au vêtement de son père. Sans cette précaution, tu te briseras infailliblement la tête contre quelque pierre.

Que mon âme à partir d'aujourd'hui, reste ainsi unie à Dieu et à Jésus-Christ. Bénissez-moi, mon Dieu !

J.-M. AMPÈRE.

Monseigneur de Belloy, courtier en vins

Mgr Jean-Baptiste de Belloy, transféré de Marseille à Paris en 1802, créé cardinal en 1803, mort en 1808, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans. On va voir sous ce titre curieux, sa magnanimité de cœur avec les révolutionnaires de 1793.

Un jour du mois d'avril, un paysan provençal, nommé Simon, arrivait de grand matin aux portes de la capitale avec une charrette chargée de barriques de vin et demandait bruyamment le chemin pour aller chez Mgr de Belloy, archevêque de Paris. Comme il parlait, en l'accentuant énergiquement, la langue de son pays, les ouvriers auxquels il s'adressa eurent de la peine à comprendre ce qu'il désirait. A la fin cependant, comme les mots "Belloy, archevêque" revenaient constamment sur ses lèvres, on le conduisit jusqu'au palais épiscopal.

Arrivé là, notre homme va prier poliment le concierge de dire à Monseigneur que son ancien voisin, le paysan Simon, venait d'arriver à Paris, avec une charrette de vin. Le concierge, ne comprenant pas un traître mot de tout ce que Simon lui disait, ferma brusquement sa porte au nez du paysan. Il y eut alors dans la rue de grand cris, qui finirent par arriver aux oreilles du bon cardinal. La langue de Provence et la voix de Simon, qu'il reconnut très bien, émurent son cœur. Il accourt; il fait entrer Simon dans son palais, et lui demande avec le plus vif intérêt ce qui l'amène à Paris.

"Ma foi, Monseigneur, répond le charretier, c'est histoire d'obtenir de vous un petit service. Vous nous connaissez, ma femme et moi, et vous savez que nous n'avons jamais craint le travail. Mais le tout n'est pas de travailler, si nos produits ne se vendent pas! Il y a un mois, ma femme me dit, les larmes aux yeux: "Simon, les bourgeois commencent à se montrer à la vigne; tantôt les nouveaux raisins vont arriver, il faudra songer à la vendange, et où mettre le vin? Toutes nos futailles sont remplies!" C'est que, voyez-vous, Monseigneur, les marchands de vin étaient si exigeants, qu'on n'avait pas encore pu traiter avec aucun d'eux. Ils entraient, ils visitaient la cave, ils goûtaient le vin, et puis, ils trouvaient toujours quelque chose à redire, et ils n'offraient que des prix déraisonnables. Ma femme en était au désespoir, mais il lui est venu une idée: Elle a pensé à vous, qui avez été si longtemps notre seigneur et voisin, et elle me dit tout à coup: "Il

était si bon à Marseille, il n'aura pas changé à Paris, et il connaît là-bas beaucoup de monde. Si tu allais le trouver et lui demander de vouloir bien te recommander pour placer quelques barriques de vin ? ce serait si vite fait ! . . ." C' à m'a semblé une si juste idée, que j'ai rempli mes barils, j'ai chargé ma longue charrette, et je me suis mis en route pour Paris. Maintenant, Monseigneur, le vin est là, et si c'était un effet de votre bonté . . .

— "Je vous comprends, Simon, interrompit l'archevêque ; je vous comprends, et j'ai votre affaire."

Il passa alors à son cabinet et traça à la hâte quelques billets pour les directeurs de différentes maisons religieuses, avec prière de prendre le vin de son ancienne seigneurie d'Aubagne. Puis il remit les précieux petits papiers à Simon, lui souhaila bon succès et l'invita à venir dîner chez lui, ce jour-là même, à cinq heures du soir.

Simon partit. Il traversa, émerveillé, les plus beaux quartiers de la capitale, longea la Seine, alla des Tuileries au Luxembourg, au Val-de-Grâce, à Saint-Sulpice, laissant ici deux barils de vin, là une demi-douzaine, et ailleurs le reste de son chargement. Quand un cardinal daignait se faire courtier en vin et recommandait une marchandise qui laissait peut-être à désirer, on ne se faisait pas prier pour la prendre.

Sa vente terminée et les barils vidés, Simon remisa son cheval dans une modeste auberge, et, après avoir passé la blouse bleue des dimanches, il alla faire réparer son visage et sa chevelure, qui étaient bien endommagés, chez un coiffeur de la rue Monsieur-le-Prince.

Cinq heures sonnaient à Notre-Dame quand Simon se présenta aux portes de l'archevêché, avec cette confiance naïve que Mgr de Belloy inspirait à tous ses vassaux et surtout à ses voisins. Un valet de pied l'attendait. On lui fit parcourir la galerie que le cardinal de Noailles avait ornée avec autant de goût que de magnificence.

Arrivé au salon où se tenait le cardinal, il hésita un peu, à la vue des vicaires généraux et des principaux curés de Paris qui entouraient Son Eminence. C'était jour de réception à l'archevêché. Mais bientôt, il reprit courage et salua timidement "Monseigneur et la compagnie." Les lèvres de tous les prêtres se plissèrent légèrement et un sourire, bienveillant toujours, y passa comme une ombre.

Quand la porte du salon s'ouvrit à deux battants et qu'un valet de pied tout en noir eut prononcé ces mots : "Son Eminence

est servie!" Mgr de Belloy prit la main toute tremblante de Simon. Le paysan craignait de commettre quelques fautes en telle circonstance. Les prêtres suivirent deux à deux.

Simon eut la place d'honneur, à côté du cardinal. Après le potage, Son Eminence prit la parole et, à la grande stupéfaction de l'assistance, s'entretint avec Simon dans une langue étrange, harmonieuse pourtant et littéraire, que nos Parisiens ne connaissaient pas.

On se penchait en avant; on ouvrait de grands yeux pour tout voir et tout entendre. Les serviteurs ralentissaient la marche pour ne rien perdre. Les prêtres savaient que le cardinal parlait élégamment le latin et le français. Mais jamais ils ne l'auraient cru aussi savant sur la grammaire provençale, et ils s'étonnaient qu'un ouvrier des champs, un paysan, répondit avec beaucoup d'art et de politesse dans une langue douce et expressive comme celle du Tasse et de Pétrarque.

"Simon, disait le cardinal, comment va-t-on là-bas? S'est-on remis des troubles et des horreurs de la Révolution?"

— Pas encore bien, Monseigneur, mais cela commence. On a tant souffert! Il y a eu tant de ruines, tant de pillages et de sang versé, qu'on ne peut se faire à l'idée que tout soit fini là! On craint de nouveaux troubles et d'autres changements.

— Est-ce qu'on plante des vignes à *Solans*, aux *Paluds*, aux *Lignères*?

— Oui, Monseigneur. Mais on va lentement; l'argent est rare et les bras manquent.

— Comment se portent un tel et un tel, les voisins de mon parc comme vous, mes amis, et ceux qui me furent fidèles, qui souffrirent pour moi pendant la Révolution? Tu leur diras, à ton retour, que je ne les ai pas oubliés, que je les aime toujours, beaucoup, beaucoup!... Et les chapelles qui furent dévastées, et la vieille ville dont les maisons ont croulé, les a-t-on réparées?

— Non, Monseigneur, ce ne sont plus que des ruines que personne ne songe à relever.

— Et mon parc, autrefois si beau, mes prairies vertes, mes deux grandes allées de platanes, le bois de hêtre, les tilleuls que j'avais plantés, n'ont-ils pas été vendus?

— Non, Monseigneur, les platanes sont les plus beaux qu'on puisse voir; pas un arbre ne manque à la longue allée de tilleuls qui serpente sur le coteau de l'évêché; les hêtres forment, à l'extrémité de la double allée de platanes, une petite forêt où le soleil arrive à peine, comme à Saint-Pons et à la Sainte-Baume."

Le cardinal sourit et un rayon de joie éclaira sa douce figure, que les années et les soucis de l'administration avaient ridée; ses yeux brillèrent d'un vif éclat. Puis il reprit avec un peu d'émotion :

“ Simon, parle-moi maintenant de mon château, de l'évêché en pierres d'Arles que le soleil avait dorées. Je l'aimais tant ! On arrivait par l'allée circulaire de tilleuls à la cour d'honneur ; le regard plongeait de là sur les riches prairies que l'Huveaune traverse en serpentant, sur la vallée d'Aubagne, qui s'élève en face avec ses murailles épaisses et ses tours noircies.

— Votre château, Monseigneur, n'a pas été restauré depuis que les bandits le brûlèrent. Ses murs sont lézardés ; ses planchers se sont écroulés ; on y voit encore les traces de l'incendie.”

Le cardinal tressaillit ; on vit perler dans ses yeux deux grosses larmes qu'il se hâta d'essuyer, ne voulant pas, comme autrefois Joseph, montrer aux étrangers l'exquise sensibilité de son âme. Une dernière fois, il interrogea Simon :

“ Dis-moi, tu connais, n'est-ce pas, les deux méchants qui attachèrent la flamme aux murs de mon château, tel et tel ?

— Oui, Monseigneur, je les vois souvent ; ils regrettent tout le mal qu'ils vous ont fait.

— A ton retour, tu iras les voir de ma part, et tu leur diras que Mgr de Belloy leur pardonne tout le mal qu'ils lui ont fait ; que Dieu leur pardonne aussi ! Dis-moi encore si le pillage les a enrichis.

— Oh ! non, Monseigneur ; ils sont dans la gêne, manquant de tout ; personne n'a pitié d'eux, et on ne leur donne rien ; on les méprise trop !

— Puisque c'est ainsi, quand tu leur porteras mon pardon, tu remettras à chacun d'eux un petit rouleau de pièces d'or que je te donnerai tout à l'heure, et tu leur recommanderas, quand ils n'auront plus rien, de m'écrire.”

L'archevêque fit ensuite à ses prêtres émerveillés la traduction de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Simon. Quand l'heure est venue de renvoyer ses convives, il donna sa main à baiser à Simon ; il le serra contre son cœur, qui avait encore toute la chaleur de la jeunesse. Simon, tout ému, fondait en larmes, et, ne sachant comment exprimer tout ce qui se passait en lui, tomba aux pieds du vieillard et implora sa bénédiction pour lui, pour les siens, pour ses voisins qui étaient aussi les voisins de Mgr de Belloy, et enfin pour sa ville natale.

LE BATON DU VIEILLARD

I. — ASPIREZ A CE BEAU TITRE.

La vérité, les vieillards sont des ruines; oui, ruines du corps qui s'en va vers la tombe, ruines de l'intelligence qui s'éteint, ruines du cœur qui perd de sa générosité, ruines de la volonté qui s'affaiblit; mais ruines vénérables, ruines qu'il faut respecter, comme celles de nos monuments anciens. Ne sont-ils pas les témoins du passé, les représentants des traditions de la famille, traditions d'honneur, de foi, de piété, de dévouement, de travail, de savoir-faire?

Les vieillards sont, de plus, les bases de la famille, le tronc de cet arbre sacré. Vous, vous êtes les pierres de cet édifice, les branches de cet arbre. Nous vivons tous de nos pères, comme les branches vivent du tronc. Nous vivons de leurs biens longuement et péniblement amassés, de leur expérience chèrement acquise, de leur honneur, de leur foi, de tout eux-mêmes. Notre vie est comme le prolongement de la leur. C'est leur sang qui court dans nos veines, leur cœur qui bat dans notre poitrine. Il y a bien quelques redressements à opérer. Où n'en faut-il pas faire? Mais, sachons l'avouer, le bien, qui est en nous, vient, après Dieu, de nos ancêtres; nos bonnes actions sont des fleurs de la même tige.

Ajoutons que les vieillards sont les protecteurs de la famille auprès de Dieu. Oui, la vie tout entière de ce vieillard, ses vertus, ses travaux, ses souffrances, ses pénitences, ses bonnes œuvres, ses sages conseils, ses grands exemples, tout cela est vivant devant Dieu, comme une prière continuelle en faveur de ses enfants, de ses petits-enfants, de toute sa descendance. Pensez aux vingt-quatre vieillards proternés devant le trône de l'Agneau et comprenez combien sa prière est agréable et puissante à ses yeux. Son passé, s'il a été chrétien, se tient devant lui et intercède pour vous. Que de grâces, que de bénédictions il vous vaut!

II. — MOYENS DE LE MÉRITER.

1. D'abord *respect profond, respect sacré* pour ces assises vénérables de l'édifice de votre famille, pour ces tenants fidèles de la foi et de la vraie vie chrétienne. Respect intérieur et respect extérieur; ne séparez jamais l'un de l'autre.

Evitez les paroles, les procédés qui pourraient les blesser ; ne vous moquez jamais de leurs manières ; parlez-leur toujours, comme on parle à quelqu'un qu'on vénère. Faites que votre langage, vos manières, vos égards, soient l'expression fidèle d'un excellent cœur.

2. *Reconnaissance aussi.* A ce que nous venons de dire, ajoutez ces sourires qu'ils vous ont prodigués à votre entrée dans la vie, et continués avec grande bienveillance, leurs caresses, leurs bons conseils, leurs encouragements au bien, la sainte joie dont ils ont accueilli vos progrès dans la vertu. Les reconnaissez-vous assez ?

3. *Support de leurs défauts.* Ne les voyez qu'à travers la voile de votre tendresse. Quand on aime bien, on ne voit pas de défauts, ou on les voit diminués et sans peine.

4. *Assistance.* Au support, souvent bien froid, ajoutez quelque chose de plus chaud : l'assistance. Soyez donc le bâton, le soutien de vos vieillards. Soutenez leurs membres défaillants et aussi leur intelligence qui s'éteint, leur mémoire qui s'évanouit, leur volonté qui s'affaiblit. Voyez pour eux, sentez pour eux, agissez pour eux ou avec eux. Conservez-leur les bonnes habitudes du passé : habitudes de prière, habitudes des sacrements.

5. S'ils n'étaient pas chrétiens, déployez encore plus de bonté, d'attention, de dévouement, de zèle, afin de gagner leur âme à Dieu. Quel beau début de votre carrière ! Amenez-les, d'abord, à prier. Priez avec eux. Quand vous aurez obtenu ce premier succès, ayez confiance, le reste viendra, la rosée de la grâce descendra dans ces âmes desséchées et vous y verrez germer les moissons célestes.

Si le moment solennel du départ de ce monde vient à s'annoncer, redoublez de vigilance, de zèle, d'empressement. Aidez-les à franchir, dans les meilleures dispositions, le seuil de leur éternité. Faites-leur recevoir, à temps, les sacrements de l'Eglise, suggérez-leur de pieuses aspirations, au moment suprême, et accompagnez-les de vos prières, lorsqu'ils auront quitté cette vie.

Quelle somme de mérites vous vous amasserez pour votre éternité !

Chanoine TOUBLAN.

